

Entre deux eaux et deux feux

Une bouteille dans la mer de Gaza de Thierry Binisti,
France–Israël–Canada , 2012, 99 min

Nicolas Gendron

Volume 30, numéro 2, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2012). Compte rendu de [Entre deux eaux et deux feux / *Une bouteille dans la mer de Gaza* de Thierry Binisti, France–Israël–Canada , 2012, 99 min]. *Ciné-Bulles*, 30(2), 12–15.

Entre deux eaux et deux feux

NICOLAS GENDRON

Elle s'appelle Tal, 17 ans, des idéaux plein sa besace. Son nom rappelle «la rosée du matin». Il s'appelle Naïm, 20 ans, un tempérament plus mélancolique. En arabe, son prénom se substitue au «paradis». Théoriquement, ils pourraient fraterniser, se lier d'amitié, mais voilà, même s'ils sont tout près l'un de l'autre, un océan les sépare: la première habite Jérusalem, le second réside à Gaza. Ils sont donc coincés malgré eux entre deux eaux, que dis-je, entre deux feux, ceux du conflit israélo-palestinien. N'empêche que Tal, secouée par un attentat non loin de chez elle, ne peut se résoudre aux seuls diktats d'une haine muée en système et mandate son grand frère Eytan, en service militaire dans la bande de Gaza, de bien vouloir lancer son message de paix à la mer, dans le fol espoir qu'une Palestinienne de son âge lui réponde. Après s'être moqué avec ses camarades de cette naïve bouteille trouvée sur la plage, Naïm, alias Gazaman, se laissera prendre au jeu. Dès lors débutera une correspondance virtuelle qui les liera au-delà des tourments de leurs peuples.

Une bouteille dans la mer de Gaza fut d'abord un roman jeunesse à succès signé Valérie Zenatti. Un roman par ailleurs très articulé, à la mécanique bien huilée et à la candeur mesurée. Française née dans une famille juive, Zenatti passe son adolescence en Israël, puis de 18 à 20 ans, à l'instar des jeunes Israéliens, elle vit l'aventure du service militaire. Cette expérience lui inspirera plus tard le célèbre *Quand j'étais soldate*, un témoignage en partie autobiographique, sous la forme d'un journal de bord qui raconte, par les yeux d'une Valérie délestée de ses illusions, ce passage obligé en Israël qu'est l'armée. Journaliste puis professeur d'hébreu, elle est la traductrice française du romancier israélien Aharon Appelfeld. Elle compte une quinzaine de

livres à son actif, la plupart destinés à de jeunes lecteurs.

On doit à Zenatti quelques incursions dans le monde adulte, dont *Les Âmes sœurs* et *En retard pour la guerre*, roman qui se déroule aussi à Jérusalem et qu'elle avait adapté au cinéma avec le réalisateur Alain Tasma (**Nuit noire**, 17 octobre 1961), sous le titre **Ultimatum**, inédit chez nous et passé sous le radar en France à sa sortie, en 2009. C'est avec Thierry Binisti (la minisérie *La Bicyclette bleue*) qu'elle s'est enfin attaquée à l'adaptation d'**Une bouteille...** Si l'étrange premier long métrage de Binisti, le film policier **L'Outremangeur** avec Éric Cantona, ne laissait pas présager une telle suite, il convient de signaler qu'on délaisse ici les effets de genre au profit d'une humanité bien incarnée, en s'affranchissant de la matière première pour mieux la transposer à l'écran.

Le titre pourrait apeurer les esprits chagrins ou rebuter les plus cyniques. L'idée d'une bouteille à la mer en elle-même a un parfum suranné, d'un romantisme d'une autre époque, qui peut donner lieu à de la guimauve à la **Message in a Bottle**, bluette que Kevin Costner et Robin Wright ne parvenaient pas à soutirer des flots. Ici, même Naïm, le «réceptifaire» de la bouteille, croyait qu'une telle missive «n'arrivait que dans les romans d'aventures sur des îles désertes». Tal admet à son tour qu'une bouteille à la mer «n'est pas un moyen de communication dans un monde moderne» et que tout cela fait un peu cinéma, mais comme elle a justement envie de mener une carrière derrière la caméra (désir disparu dans le film), elle ajoute du même souffle «que, pour faire du cinéma, il faut d'abord bien connaître la réalité». D'où cette tentative de



France-Israël-Canada / 2012 / 99 min

RÉAL. Thierry Binisti **SCÉN.** Valérie Zenatti et Thierry Binisti, d'après le roman éponyme de Valérie Zenatti **IMAGE** Laurent Brunet **MUS.** Benoît Charest **MONT.** Jean-Paul Husson **PROD.** Miléna Poylo, Gilles Sacuto, Amir Harel, Ayelet Kait et Anne-Marie Gélinas **INT.** Agathe Bonitzer, Mahmoud Shalaby, Hiam Abbass **DIST.** Filmoption International



Naïm (à droite de la première photo) découvrant avec ses amis le message de la bouteille envoyé par Tal (à gauche de la seconde)

connaître son voisin, de lui tendre la main, dut-il l'accuser, dans un premier temps, d'être aussi naïve que stupide. Encore plus qu'un outil dramaturgique, cette bouteille est un prétexte puissant à la mise en place d'un réel dialogue.

Et de prétexte, elle a vite fait de se transformer en symbole. Celui d'une jeunesse qui en a marre des frontières et se risque à déjouer les points de contrôle. Sur papier, on en rajoutait une couche : la fameuse bouteille était celle que Tal et sa famille avaient bue le 13 septembre 1993, pour célébrer la Déclaration de principes des Accords d'Oslo à Washington, alors que Bill Clinton était témoin, comme la planète entière, de la poignée de main historique entre Yitzhak Rabin et Yasser Arafat. Mais ce détail n'est pas indispensable. Sans doute pour ne pas perdre son lectorat adolescent en cours de route, le roman s'était donné une certaine mission pédagogique, vulgarisant les dates et les étapes importantes du conflit israélo-palestinien et d'un processus de paix avorté (le roman s'articulait autour de l'année 2003, le film autour de 2008; de l'un à l'autre, la Seconde Intifada perdure). Allégé de ces considérations éducatives, s'adressant à tous sans la lunette infantilissante d'une histoire à numéros pour ados, le film s'arrime davantage à ses deux personnages principaux et à leur quotidien sous tension.

Il faut dire que le roman, hormis quelques plages de narration partagées entre Tal et Naïm, s'avérait essentiellement épistolaire et qu'il y avait donc tout un univers à matérialiser autour d'eux afin d'étoffer le réalisme d'ensemble, de leur famille à leur quartier,

déjà bien décrit. On ne les quitte jamais des yeux pour autant et la caméra les suit de près, accordant une attention particulière à leur regard, qu'ils soient à l'école, au café du coin, errant dans les quartiers chauds ou s'écrivant des courriels denses dans l'intimité d'une chambre, pour Tal, ou dans l'atmosphère bruyante d'un cybercafé propice aux regards indiscrets, pour Naïm. À vrai dire, seule l'entrée en matière ne repose pas sur la présence de l'un ou de l'autre, alors que le film démarre judicieusement dans l'obscurité, la bande sonore laissant deviner des festivités, puis une explosion et la panique qui s'ensuit; et les premières images montrent un inconnu, dont on saura qu'il s'agit d'Eytan, se débarrassant d'une bouteille au bord de la mer.

Pour en revenir au regard des protagonistes, il importe de saluer le charisme des deux têtes d'affiche, rafraîchissantes parce que peu connues, du moins chez nous, et fort crédibles dans leur quête de l'autre, quand on s'attarde à penser que leur partenaire de jeu, pour une grande partie du film, n'est qu'un écran d'ordinateur. Dans le rôle mi-ingénu, mi-frondeur de Tal, Agathe Bonitzer (**La Belle Personne, Bus Palladium**) mord dans les mots avec assurance, le visage anguleux et le regard droit, comme le voulait le roman. Dans celui plus mystérieux et plus nuancé de Naïm, Mahmoud Shalaby (**Jaffa**, où il se trouvait au cœur d'une histoire d'amour israélo-palestinienne, tiens donc!) n'est pas le jeune homme caractériel à l'ironie baveuse dépeint par Zenatti, tout simplement parce qu'on l'a adouci (on en reparlera). Dès la première scène où il apparaît, parmi ses camarades qui s'empres-

rigoler de cette douteuse bouteille (« un piège israélien? »), on le devine plus sensible que les autres. Sa bouille lunaire lui permet d'exprimer une colère plus franche et moins fabriquée que son vis-à-vis littéraire, parce que plus à l'écoute de son interlocutrice, ainsi qu'une curiosité intellectuelle qui le pousse à se surpasser.

À elle seule, la présence de Hiam Abbass, sous les traits de la mère de Naïm, se révèle chargée de sens et gorgée de lumière. Remarquée au Québec dans **L'Ange de goudron**, mais surtout à l'international

médecin. C'est elle qui travaille désormais dans un hôpital, qu'on entreverra dans une scène naturellement chaotique. Comment faire autrement?

La différence majeure de cette adaptation tire visiblement sa source de la nécessité de la coproduction. En effet, le personnage de Tal n'est plus Israélienne comme dans le roman, mais plutôt une ado française, juive de surcroît, exilée à Jérusalem pour suivre ses parents; elle se rapproche donc du vécu de l'auteure. Sa lettre originale n'est plus écrite en hébreu, cette « langue de l'ennemi », mais en anglais (qui, à bien y penser, pourrait aussi être perçue comme une langue ennemie, mais c'est une autre histoire). Il y a plus :

quand Naïm apprend que Tal est Française, il se montre d'office plus ouvert, allant jusqu'à suivre des cours de français. Il y a quelque chose d'un peu pernicieux dans ce raccourci, qui accélère le processus d'apprivoisement, mais en atténue d'autant la portée. Dans le livre, tous deux étaient nés « là où la terre brûle, où les jeunes se sentent vieux très tôt, où c'est presque un miracle lorsque quelqu'un meurt de mort naturelle. » Est-ce que Tal est moins sincère dans sa démarche et dans ses écrits parce qu'elle est née en France? Que nenni! Mais cela donne l'impression qu'elle s'exprime d'une position de spectatrice, impression renforcée par le fait qu'elle n'échappe pas à la mort comme dans la version papier,

qu'elle ne se retrouve pas au cœur d'un attentat, mais subit ces événements de l'extérieur, même si cela se déroule non loin de chez elle. À l'opposé, la sécurité de Naïm sera menacée, dans un segment inventé pour le film qu'on ne comprend qu'à moitié, parce que vite oublié, comme un avertissement venu d'on ne sait où.

Cependant, c'est là une préoccupation secondaire, purement réservée aux lecteurs de Zenatti, et ceux qui découvrent cette histoire par le biais du film se laisseront gagner sans jamais soupçonner ce genre de décalage d'un médium à l'autre. Fort heureusement, les deux « camps » ont la chance d'exprimer leurs positions avec nuances, qui rappellent que l'échange est possible de part et d'autre, par-delà les cris de douleur et les chants des martyrs. En matière de coproduction, on remarquera néanmoins la



Tal (Agathe Bonitzer) et son copain « vite relégué aux oubliettes »

par des films aussi méritoires que **The Syrian Bride**, **Paradise Now**, **Free Zone** ou **Munich**, Hiam Abbass est une actrice d'exception. Se définissant elle-même comme une Palestinienne israélienne, cette femme aux yeux de braise a pris l'habitude, ces dernières années, de tourner dans cette zone névralgique du monde. Sa prestation la plus emblématique demeure celle qu'elle a offerte dans **Les Citronniers** d'Eran Riklis, en veuve palestinienne déterminée à sauvegarder sa plantation menacée par son nouveau voisin, un ministre israélien, qui n'y voit qu'une planque à terroristes. Si elle ne trouve pas dans **Une bouteille...** un rôle particulièrement étoffé, elle revient avec bonheur à la figure de la mère aimante, veuve à la présence solaire, qui sait apaiser les doutes de son fils. D'ailleurs, toute la charge parentale lui incombe, contrairement au roman où Naïm voulait suivre les traces de son père



Naïm (Mahmoud Shalaby) et sa mère Intessar (Hiam Abbass)

contribution canadienne la plus tangible, en l'occurrence la musique originale de Benoît Charest (**Les Triplettes de Belleville, Polytechnique**), dont le travail est toujours aussi texturé que bien dosé, entre frictions et libertés.

Un autre point d'interrogation, plus heureux, est celui du sentiment amoureux. Étonnamment, le roman s'en permettait davantage en battements de cœur, Naïm imaginant leur duo comme s'ils étaient les « Roméo et Juliette du troisième millénaire », conscient de divaguer, puisque Tal a déjà un amoureux. Entre deux courriels d'amour-haine, la narration à la première personne du livre plongeait le lecteur dans les pensées des jeunes correspondants, qui avaient alors la pleine liberté d'exprimer l'ambivalence de leurs sentiments, surtout dans le cas de Naïm. En même temps, dans **Une bouteille...**, le copain de Tal est vite relégué aux oubliettes, ce qui ajoute à l'ambiguïté, l'amitié à cet âge voisinant souvent un amour fantasmé.

Toujours sur la défensive dans le roman, Naïm ne dévoilait ce que cachait sa carapace qu'à la toute fin, en plus d'avoir le dernier mot dans un long courriel qui fermait le dossier de la correspondance pour de bon, ou presque, voulant s'éloigner de cette « guerre de perdants ». Une telle attitude aurait empêché le personnage de se déployer pleinement au cinéma, le rendant antipathique aux yeux des spectateurs jusqu'au dénouement, puisque privés de ses intimes réflexions. Avec Binisti, Zenatti a donc repensé la

finale, modifiant non seulement les pays en cause, du Canada à la France, mais passant d'une séparation brutale soulignant indirectement la plaie d'un amour impossible, avec l'ombre de **Roman Holiday** (qui avait valu un Oscar à Audrey Hepburn), à ce rendez-vous manqué qui porte en lui le gage d'une vraie rencontre. L'histoire y gagne en échos de lendemains collectifs. Et contamine le spectateur d'un espoir authentique.

Comme si tous ces bons sentiments, maîtrisés avec soin, n'étaient pas suffisants, **Une bouteille...** comporte enfin son lot de rires, qui vient cimenter une proposition générale du reste bien touchante. Des balbutiements de Naïm avec la langue française jusqu'aux réparties d'usage entre deux nouveaux amis qui se narguent, l'humour est à juste titre un baume propice aux rapprochements. Dans le roman, constatant le sens de l'humour de Naïm, Tal l'accusait même gentiment d'avoir un humour juif! « Tu l'ignores peut-être, lui dit-elle, mais nous sommes les champions de l'humour classique, de l'humour noir, de l'ironie et des vanes qui fusent. Un peuple qui a souffert pendant deux mille ans a forcément appris à se fabriquer des munitions contre le désespoir. » En fait de munitions, ce drame social désarme plus souvent qu'à son tour, grâce à son discours éloquent, non campé dans ses retranchements, mais habité par des personnages qui se laissent oublier comme tels, parce qu'on les sait vivants et tournés vers la paix, sur un bout de planète à quelques bouteilles d'ici. ▀